

On assiste à la petite mort du journalisme politique

Les analyses qui ont suivi à la télé la conférence de presse de François Fillon ont mis en lumière de manière crue la déliquescence d'un certain entre soi.



Capture Twitter

Un soulagement exhalait du plateau, après la performance du mari de Pénélope F, et, l'un saluait "l'artiste", l'autre exaltait ce chef que la droite rencontrait. L'animatrice suggéra que la demande de transparence était "un peu totalitaire", et une invitée renchérit, "complètement totalitaire". C'était sur BFM-TV, et pour l'heure qu'importe les protagonistes. Ils étaient de ceux qui font métier de traduire et soupeser la politique, en cette année électorale, et n'étaient pas les plus médiocres, sur une chaîne d'information-référence. Ils retrouvaient leur monde, ou en tous cas l'espéraient?

On allait reparler combat, sondages et espérances, et on serait débarrassé de ces vulgarités —les finances, les soupçons, les enquêtes, dont on n'avait que faire. Ces vérités qui s'étaient imposées dans le débat public, ce ridicule d'une femme au foyer payée 6.000 euros nets pour conseiller sur les affaires de la Sarthe, un député suppléant son époux ministre —cela et autres faits comiques— ces questions qui obscurcissaient la routine du championnat, elles seraient balayées par la volonté ou l'aplomb de François Fillon! On n'en savait fichtre rien, sur ce plateau, mais on le désirait tant? Et repoussant les doutes comme totalitaires, s'installant gardiens de l'opacité et de la tranquillité des puissants, quelques fins cerveaux du journalisme politique en finissaient avec leur profession —sans le savoir, par oubli ou fatalité.

La politique, c'est le débat?

Cela mérite qu'on s'y arrête. Voilà déjà la fin d'un mythe. Le journalisme n'est pas corporatiste. François Fillon, interpellant une consœur de Mediapart, prenant à témoin les journalistes de leur acharnement, ne provoquait pas l'indignation. Ce vieux truc de vestiaire de football (Guy Roux, Tapie, tant de malins, rameutaient leurs joueurs contre "L'Équipe") est un enfantillage, que seul rend désagréable sa proximité avec l'ire anti-media de Donald Trump, qui traite le *New York Times* comme d'aucuns traitent, ici, le *Canard*, *Mediapart*, ou les limiers du *Monde*. Mais l'enfantillage prenait, jusque dans la profession. Le jugement est libre. Cela dépasse l'anecdote d'un plateau télé.

Des éditorialistes, au fond, trouvent exagérée la passion investigatrice. Ils en tiennent, philosophiquement, pour les secrets des enquêtes judiciaires, et pour la paix que l'on doit aux gouvernants, pour ne pas les distraire, pour que la politique se narre sans incident, dans des débats élevés? Tout se discute. Soupesons? Ou constatons. Le journalisme vit son grand schisme. Ce n'est pas totalement nouveau, mais c'est devenu entêtant. Un journalisme politique s'est érigé en gardien

des pouvoirs, et de son lien avec eux. Il ne veut pas qu'on les dérange, ni qu'on les discute. Il en tient pour l'ordre établi.

Ce n'est pas seulement une question sociale, mais ça le rejoint; en grattant un peu, on verra bientôt que les mêmes, qui trouvent bien du mérite à Fillon le résistant, trouvent les trublions Hamon ou Mélenchon peu convenables et peu présidentiables. Il est une expression désormais codée, inventée par un homme merveilleux, mort au combat en 1940, qui avait été journaliste et communiste, mais d'abord journaliste, rompant avec le PC lors du pacte germano-soviétique. "*Chiens de garde*", disait Nizan. Que faire de la violence de ce terme? Acter la rupture, simplement, et la comprendre.

Le cambouis de l'information

Un journalisme s'arrête à la politique. Il abandonne ses droits et ses devoirs, et néglige ses refus. Ailleurs, on enquête, on réfléchit, on découvre, on révèle, on tâtonne, on se salit les mains dans le cambouis de l'information. Un journalisme politique meurt de se croire propre. Il est "*embedded*" sans même avoir besoin de monter dans les avions. Il est "*embedded*" dans la logique du monde qu'il couvre, et qu'il adopte, bien obligé, par obligation professionnelle, par goût, par estime ensuite, car ces gens de pouvoir ne sont pas sans charme ni passion, ni faiblesse, ni humanité.

Il s'imprègne des espérances et des tristesses d'un milieu en vase clos, de ses mots, de ses mémoires. Il s'extrait des conséquences de ses personnages. La matérialité de leur action, municipale ou nationale, la viabilité des politiques menées, la pratique du pouvoir, compte moins que leur humeur, leurs confidences, leurs épopées. Le réel est ennuyeux, fastidieux comme un amendement parlementaire ou un rapport que l'on ne lira pas, ou un conseil municipal dont on se moque bien, dans le monde enchanté du commentaire inspiré. Mieux vaut une indiscretion, un soupir, une coulisse, un échange de mots acérés, que l'on s'imagine, au temps des aigres Ciotti ou malins Philippot, revivre les joutes anciennes des Briand et des Clemenceau...

Tous les journalistes qui couvrent la politique n'épousent pas cette perversion charmante. Il est des gens de mémoire et de morale, et des contestataires encore. Les assidus des débats parlementaires, les spécialistes, sont sobres et compétents. Mais la visibilité du journalisme politique –l'interview codée, du pouvoir pour ses aficionados, dans l'entre-soi, les éditorialistes qui se répondent et épousent le petit monde– est loin de cette ascèse. Le journalisme politique, tel qu'on le voit, est la négation de la politique, et du journalisme avec lui. Il parle d'autre chose. D'une discipline fermée, qu'il faut protéger des vicissitudes du temps. On ne sait pas, au bout d'un moment, si l'on protège des valeurs, un monde, ou sa tranquillité, sa manière de vivre ou de travailler.

Le prix de l'insolence

Ceci posé. De tout ceci, celui qui écrit ces lignes en fut, de ce journalisme, en est encore, peut-être, et s'attache à s'en délivrer. Non pas du débat ou de l'analyse. Mais de l'acceptation dolente de la narration des politiques, de la vie en bulle, des refus impossibles, des violences interdites.

On est, dans le journalisme politique, d'une équanimité rare; on refuse la morale, et même le sens commun. On explique, et expliquant, on justifie. On les connaît, comprenez! On n'est pas sans critique, d'ailleurs. Mais elles sont dans des codes admis. On constate une chute dans les sondages, et cela devient une faute, au débit le failli de l'opinion; on suppute les cotes d'amour, les rejets, on en fait une discipline, une narration propre, on prend un ton important pour paraphraser ce que l'algorithme nous apporte. On peut aussi juger sévèrement celui qui sort du cadre, qui tranche, qui ne joue plus le jeu... Mais le refus pamphlétaire, la rupture, la question de plus et de trop, est au-delà

des limites. Pour une phrase toute simple lancée à François Hollande, Léa Salamé fut jugée insolente, arrogante, dangereuse. "C'est une plaisanterie", avait-elle répliqué à une absurdité manifeste –que la France et l'Allemagne avaient, sur les migrants, une position identique.



Essayez de regarder cette vidéo sur www.youtube.com

https://youtu.be/6f17Q_bexkg

Dans sa vie quotidienne, le journalisme politique doit résister à la tentation de Salamé; tout le monde n'a pas sa puissance; et on ne peut pas, tout le temps, récuser la raison de celui qu'on interviewe.

Dans le drame du journalisme politique, il y a ceci, également: l'obligation de commenter et d'interroger une flopée d'imbécilités et d'idiots, idiots par essence ou par choix, et de prendre au sérieux –feindre de prendre au sérieux– les communiqués officiels, les éléments de langage, les postures, les outrances, les crétineries assénées, le racisme banalisée, l'ambition sordide, qui s'étalent et se reproduisent de matinales en émissions tardives...

La République des bouffons

Le roi est nu, les roitelets sont laids, les bouffons ont envahi les palais. Mais qui sommes-nous, journalistes, accrédités à cette cour piteuse, commis aux bêtises des petites phrases et des sous-entendus délétères. On peut changer de métier? Mais si l'on reste? On reste en refusant tout? On subit tant de choses. On s'en sort dans des ironies de plateau. Du LOL. De la médisance de coulisses. On suppute les mœurs de ces politiques dont on feint, en plateau, de protéger l'intégrité. Qui, selon vous, hormis quelques intoxicateurs socialistes ou sarkozystes, rait sous cape **des aventures fantasmées de Macron et Gallet?**

Le journalisme politique est prisonnier de la médiocrité de son objet. Mais s'il l'admet, il se suicide. Ne se suicidant pas, il se perd.

Il fait comme si l'objet restait digne. Il se dit que, s'il admet l'horreur de ce monde, il pavera le chemin à pire? À un moment, on a trop subi. Et l'intense liberté que s'arrogent d'autres journalistes, qui eux ne souffrent pas dans les bêtaillères du commentaires, qui s'autorisent à proclamer que le futur roi, s'il n'est pas nu, est du moins goulu, renvoie à tant de frustrations. Alors, le journalisme politique se fâche. Il n'admet pas qu'on démolisse cette prison qui le réchauffe. Il est consentant.

Tourner la page des tricheurs

Allons plus loin, et personnellement. Parmi les contempteurs de la transparence totalitaire, une femme de plume, **Anna Cabana**, réputée justement pour être une des meilleures conteuses des gens

de pouvoir. Elle n'est pas de l'espèce des censeurs. Elle a été, notamment, cette journaliste qui avait arraché à Cécilia ex-Sarkozy des confidences terribles, et pour partie éclairantes, sur l'homme qui présidait la France. Mais cette transgression s'inscrivait dans un journalisme admis, fait de psychologie, de passions, de blessures. Elle aime, Cabana, fouiller les âmes de ses personnages. En ont-ils une?

Elle serait –les sportifs comprendront– l'équivalent d'un **Pierre Chany**, jadis, qui narrait les hauts faits des cyclistes, d'une plume inoubliable. Si la politique n'était que la course au maillot jaune, le lyrisme de Chany rendrait grâce au panache de Cabana. Mais il ne s'agit plus de cela. Un jour, l'évidence du dopage a percuté la narration du vélo, et il fallut apprendre à aimer autrement, et accepter que la course, parfois, serait irracontable, puisque dévorée par une lèpre de tricherie... Penser aux enthousiasmes et aux admirations que suscitaient les déterminations de Lance Armstrong? Qu'en faisons-nous?

Les affaires sont le dopage de la politique. Une tricherie qui obère le reste, et rend vaine l'épique, la passion, l'indulgence. On ne peut pas raconter de même le sombre et fier François Fillon, pénétré de ses vérités anciennes, habité par la sagesse des paysans du Maine, quand on le découvre, soudain, facile, dispendieux pour les siens avec l'argent collectif...

Paradis perdu

On ne peut pas; de cette impossibilité naît la colère, je me contente ici de la supputer, d'une Anna Cabana ou de tous les amants de la politique, qui y voient une quintessence des passions humaines, comme d'autres voient dans le vélo l'aboutissement du courage des hommes. Ne plus pouvoir admirer un démarrage dans le Ventoux, parce que des histoires de seringues sont soulevées par des plumitifs qui n'ont jamais vu un vélo? Ne plus pouvoir célébrer la longue marche et la ténacité de Fillon, parce que des fouille-poubelles ont déterré quelques milliers d'euros un peu vite gagnés par son épouse?

C'est enrageant. C'est totalitaire. Je peux comprendre comment ce mot vient dans le débat. Je le récuse. Je le comprends. Il ne s'agit pas de censure, ni de complaisance, mais du regret d'un paradis perdu, quand des grands personnages faisaient de grandes choses, et l'on en parlait avec de grands mots. C'est achevé. De petits personnages nous occupent, dont on s'occupe trop, au détriment de la vérité, et de citoyens dans l'oubli. Combien de mots, hier soir, sur Fillon, combien sur Théo d'Aulnay? Un journalisme meurt par la maladie de son sujet, que l'on ne peut plus appeler "*politique*". Il devra rompre, pour survivre, rompre et refuser, sans vengeance, simplement s'écarter; et épargner sa nostalgie vaine, le masque de sa paresse, à ceux qui lui font la grâce de l'entendre, encore.

Claude Askolovitch (84 articles)

À LIRE AUSSI

- ▶ **Les phrases les plus surréalistes de la conférence de François Fillon**
- ▶ **700.000 euros, c'est ce que la moitié d'une génération va gagner en une vie de travail**
- ▶ **Ce que l'on dit de Penelope Fillon est curieusement daté**
- ▶ **Les (très) discrets travaux parlementaires de François Fillon**